

**AU NOM  
DU FRÈRE**



*BERNARD PINGAUD*

AU NOM  
DU FRÈRE

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

ISBN 2-02-048484-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*Pour Denis*



# MORT D'UN HIBOU



*Ma main tremble en traçant ces premiers mots. Écrire était la tâche de Paul; la mienne, de l'aider, si possible, dans cette occupation silencieuse qui exigeait tranquillité et délivrance de tout souci. Je n'avais jamais imaginé qu'un jour je pourrais être amené à prendre sa place, et je ne suis pas sûr d'en avoir le droit. Il faut bien, pourtant, que quelqu'un parle, maintenant qu'il s'est tu, et qui pourrait le faire, sinon moi ? Mon intention n'est pas de rivaliser avec lui, j'en serais bien incapable. Ceci n'est pas un roman; c'est un simple témoignage sur lui, sur nous. Comme tous les témoignages, il est partial, et je ne revendique qu'un mérite : celui de la sincérité.*



I

# L'autre moi



3 octobre

Nous avons enterré Paul hier. Le temps, depuis le matin, était plutôt maussade, mais le soleil a percé au moment où nous arrivions au cimetière. Il y avait peu de monde pour nous attendre : quelques amis de Léa, David Izarra, mon patron, qui était venu de M\*\* et qui est reparti aussitôt, nos anciens voisins, les Londe, bien vieilliss, et naturellement Cécile qui, je ne sais pourquoi, se tenait un peu à l'écart. Delorme avait envoyé un télégramme. Nina était restée en Égypte, contrairement à ce qu'espérait sa sœur. La cérémonie n'a duré que quelques minutes. Léa souhaitait que je dise quelques mots devant la tombe, mais je n'ai pas pu. Quand nous allions nous séparer, un train est passé, au pied du cimetière, et j'ai pensé qu'au fond, pour lui qui aimait tellement entendre le bruit des trains, ce simple salut valait tous les discours.

Après, nous sommes revenus à pied en traversant la ville. Le plus dur a été de nous retrouver face à face, à

## MORT D'UN HIBOU

table. Nous en avons pourtant l'habitude, puisque Paul ne montait jamais dans la journée. Mais on l'entendait chantonner dans le sous-sol, ou bien il faisait marcher sa radio, et cela suffisait pour nous assurer de sa présence. À un certain moment, Léa a regardé la photo de Papa sur le buffet et elle a dit : « Je suis contente que ton père n'ait pas vu ça. » La remarque, je ne sais pourquoi (peut-être à cause du mot « contente »), m'a paru déplacée, mais je n'ai rien répondu. Plus tard, le ciel s'est couvert à nouveau.

Léa avait froid, j'ai allumé du feu. C'est alors que l'idée m'est venue de raconter notre vie. Il n'y a pas si longtemps, avant l'hospitalisation, je ne manquais jamais de passer voir Paul en rentrant du bureau. Pour ne rien oublier de ce qui m'arrivait, je prenais des notes sur un petit carnet ; je pouvais ainsi lui raconter ma journée par le menu. J'appelais ça : faire mon rapport. Si j'arrive au bout de ce récit, ce sera, en somme, mon dernier rapport.

Un mot, avant de commencer. La maladie de Paul a été longue et douloureuse. J'en parlerai plus tard. Pour l'instant, je veux seulement dire une chose : j'avais beau savoir, à la fin, qu'il était condamné et que sa mort n'était qu'une question de jours, je ne l'ai jamais cru complètement. C'est la raison pour laquelle je n'étais pas près de lui la nuit où il nous a quittés. Je me reproche chaque jour cette absence. Mais si j'avais été là, si je lui avais tenu la main au moment décisif, qu'est-ce que cela aurait changé ? La mort ne se partage pas.

Longtemps, on nous a confondus, Paul et moi. Seuls ceux qui nous connaissaient bien savaient faire la différence. Elle se voyait à des détails : ses yeux un peu plus clairs que les miens, sa voix plus basse, ou cette petite cicatrice à gauche au menton qu'il s'était faite, un jour, en tombant sur une pierre. Les autres, quand ils venaient à la maison, se trompaient régulièrement. Je supportais très mal cette confusion. En même temps, comprenez qui pourra, elle me flattait, car elle était la preuve tangible de notre complicité.

À l'école, où nous nous suivions à une classe de distance, les maîtres avaient l'impression d'accueillir deux années de suite le même élève. À ceci près que Paul était beaucoup plus rapide que moi, plus appliqué aussi. Personne n'a jamais su comment il avait appris à lire. Doué d'une mémoire infailible, il enregistrait sans effort apparent le répertoire des chansons et des poésies enfantines que j'ânonnais laborieusement. Plus tard, au lycée, il m'a dépassé. Je ne crois pas, pourtant, avoir jamais envié ses succès. Peut-être parce que les

## MORT D'UN HIBOU

études ne m'intéressaient guère. Peut-être aussi parce que, déjà, se dessinait entre nous une sorte de partage des tâches et que je savais confusément qu'un jour, sur un autre terrain – mais lequel ? –, ce serait lui qui me rendrait les armes.

Nous avons dix-huit mois d'écart. J'ai donc été, quelque temps, le seul, l'unique. De cette brève période, je ne me rappelle évidemment rien. J'étais, m'a-t-on dit, un enfant facile, qui pleurait peu, faisait toutes ses nuits sans problème et grossissait régulièrement. J'ai marché de bonne heure. Il y a une photo qui me représente, dans l'allée de la maison de Saint-Laurent, les bras en avant. Papa doit être là, tout près, je m'élance vers lui avec un grand sourire, je n'ai peur de rien.

Tout change avec la naissance de Paul. Il semble que j'aie très mal supporté cette intrusion. Je faisais des « caprices », je refusais de m'endormir. Suspendu aux basques de ma mère dès qu'elle s'occupait de mon rival, je pleurais pour un rien. Et puis, brusquement, sans la moindre raison, il se produisit un retournement incroyable. L'image m'est restée : je suis assis près du berceau de mon frère, je contemple cet avorton dont la présence me dérange si fort, et c'est comme si je regardais ma propre image, comme si je me penchais sur mon propre berceau. L'avorton, c'est moi. Plus de distance entre nous : lui, l'autre, me paraît maintenant si proche, si familier que j'ai l'impression de l'avoir toujours attendu. Et je comprends – cela ne s'est pas fait en un jour, bien sûr, la lumière est venue peu à peu – que

## L'AUTRE MOI

désormais, et pour la vie entière, Paul et moi, que nous le voulions ou non, nous allons être des inséparables.

Quand, bien plus tard, j'ai raconté cette histoire à Léa, elle s'est moquée de moi. Elle pensait que j'avais tout inventé. Comment pouvais-je me souvenir de choses aussi anciennes ? Peu m'importe l'incrédulité de Léa. C'est mon histoire que je raconte, pas la sienne.

Notre enfance a été faite de brouilles et d'embrassades. Nous passions notre temps à nous plaindre l'un de l'autre ; et, en même temps, si on avait voulu nous séparer, nous aurions été capables de braver n'importe quel danger pour nous rejoindre. Je me souviens qu'une année où mes résultats, au lycée, avaient été particulièrement mauvais, ma mère, au cours du repas, a parlé de m'envoyer seul en pension. Personne n'a relevé sa phrase. C'était une idée si saugrenue qu'elle faisait plutôt rire. Un peu plus tard, alors qu'on n'y pensait plus, Papa a dit : « Tu sais bien », et elle a remué la tête, silencieusement. Que savait-elle ? La même chose que nous, j'imagine. C'est cette chose, invraisemblable et pourtant si naturelle, qui explique le reste. Pour tout dire, nous avons connu des moments de parfaite entente, d'autres où nous nous détestions. Mais toujours ce que chacun voyait dans les yeux de l'autre – et qui, selon les cas, l'attendrissait ou l'horripilait –, c'était lui-même, son double tout craché. De quoi trembler, en effet.

Si j'en crois Léa, mon père, qui s'était installé comme médecin à Dole, avant la guerre, a eu quelques ennuis

## MORT D'UN HIBOU

à la Libération. C'est ce qui l'aurait décidé à partir et à ouvrir un cabinet près de Paris, dans une petite ville où on ne le connaissait pas. À Nanteuil, nous avons d'abord vécu dans une maison en location, près de la gare. J'ai tout oublié de cette première demeure. Pourtant, chaque fois que je passe devant elle, en revenant du train, j'ai envie de sonner à la porte d'entrée. Il me semble avoir laissé quelque chose en partant, mais quoi ? Naturellement, je n'ai jamais osé. Il faut dire que je suis familier de ce genre d'hésitations. J'ai un faible pour la nostalgie, et la mort de Paul n'a rien arrangé.

Plus tard, Papa a acheté la maison au bord de la rivière, où nous sommes encore aujourd'hui. J'ai toujours pensé qu'il l'avait choisie parce qu'elle ressemblait à celle de sa mère à Saint-Laurent. Cette maison est beaucoup plus grande, trop grande, en vérité, pour Léa et moi, et je ne sais pas si nous allons y rester. La question se posera forcément un jour. Au lieu d'un étage, nous en avons deux, et un jardin en pente douce jusqu'à l'eau. Les patients qui venaient à la consultation passaient par une petite entrée particulière sur le côté. Elle est maintenant fermée. Le cabinet de mon père est resté en l'état depuis l'accident, nous n'y entrons jamais. Paul et moi, nous occupions, au deuxième étage, deux vastes chambres séparées par un palier. Nos noms étaient épinglés sur les portes. Ainsi, chacun avait sa demeure. Mais ces portes restaient toujours ouvertes. Selon l'humeur, la circonstance, on jouait chez moi ou chez lui. Les parents habitaient le premier étage, où mon père avait arrangé un véritable appartement avec chambre,

## L'AUTRE MOI

petit salon et bureau. Après sa mort, Léa a voulu fermer ces pièces et s'installer au rez-de-chaussée. Paul l'en a dissuadée. Elle vit donc seule dans l'appartement, où j'ai pris l'habitude de lui tenir compagnie. Notre pièce préférée est le bureau, à cause de la vue sur la rivière. C'est là que j'écris. Depuis que la chambre de Paul est vide, la mienne m'est devenue curieusement étrangère, comme si ces deux chambres, aussi, ne pouvaient vivre l'une sans l'autre.

12 octobre

Cimetière, ce matin. C'était la première fois que j'y retournais. J'avais apporté un bouquet d'œILLETS blancs que j'ai disposés dans le vase de Léa, sur la tombe. Il faisait un beau soleil d'automne, comme le jour de l'enterrement. Assis sur le rebord de pierre, j'avais vraiment l'impression qu'il était là, tout près. Et puis l'effroi m'a saisi comme chaque fois que je pense trop fort à lui. Un vide se creuse dans ces cas-là. On tend la main. On frappe à une porte invisible. Personne, bien sûr, ne répond. Alors, il ne reste qu'à s'accrocher à quelques pauvres images, toujours les mêmes. Celles qui pâlisent avec le temps et sont plus insupportables encore de devenir supportables.

Le calme est revenu quand je me suis levé. Peut-être parce que je n'étais pas tout seul. Quelques tombes plus haut, un couple discutait à voix basse, et, un moment, l'homme a élevé la voix. Une vieille femme est passée

## MORT D'UN HIBOU

derrière moi avec un arrosoir. Elle m'a salué, et j'ai répondu à son salut sans savoir qui c'était. En descendant l'allée, j'ai entendu le bruit d'un train de marchandises qui se rapprochait. Et je me suis dit : les cimetières sont hideux, mais c'est vrai qu'on peut y vivre comme ailleurs.

Dans cette grande maison dont j'ai parlé, il régnait, avant que la mort ne frappe, un air de bonheur. Nous avions de bons parents, qui ne transigeaient pas sur les principes, mais qui savaient aussi, à l'occasion, fermer les yeux. Apparemment, tout se passait sans contrainte. Je dis apparemment parce que, bien sûr, la contrainte existait ; simplement, elle se faisait peu sentir. De mon père (qu'on me pardonne si j'ai les larmes aux yeux en l'évoquant, il a toujours fait preuve d'une étonnante indulgence à mon égard), j'ai gardé l'image enfantine d'un bon géant. Il était très grand, c'est vrai, très fort aussi, et quand il nous soulevait de terre, tous les deux ensemble, nous avions l'impression d'être deux sacs de plumes entre ses bras. Maman lui arrivait à peine à l'épaule. C'était la pharaonne à côté du pharaon. Elle devait lever la tête pour le regarder. Je revois encore ce regard, fait d'admiration, d'un peu de crainte et aussi d'indulgence. Ils semblaient très unis. Du moins, c'est ce que j'ai toujours voulu croire, même si, plus tard, j'ai pu avoir des raisons d'en douter.

Le jardin que nous voyions de nos fenêtres descendait en pente douce jusqu'à la rivière. Devant la maison s'étendait une petite esplanade couverte de graviers où

TEXTES DE PRÉSENTATION

Présentation de *L'Étranger*  
d'Albert Camus  
*Gallimard, coll. « Folio », 1992*

Édition et présentation des *Gloses à la Sorcière*  
d'André Frenaud  
*Gallimard, 1995*

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION SUR ROTO-PAGE PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE  
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2002. N°48484 (XXXX)